

En principe, je n'attache aucune importance à la petite fête que les deux directeurs de l'Opéra ont organisée à l'occasion du centenaire de Meyerbeer. La gloire d'un grand artiste ne dépend pas d'une soirée banale où l'on dit des vers devant son buste; cela devient si commun de nos jours qu'en souriant on pense toujours à Geoffroy s'écriant dans le *Panache* de Gondinet: «N'avez-vous pas dans votre localité quelque personnage célèbre en l'honneur de qui on pourrait organiser un centenaire?» Les deux préposés à la grande musique sur la scène nationale ont repris à eux deux cette fameuse scène du répertoire du Palais-Royal: ils ont organisé un centenaire, sans conviction, ce qui ne surprend personne, car il s'agissait de fêter un artiste, mais sans le moindre respect pour sa mémoire. Ceci a le droit de nous étonner de la part du doyen M. Ritt, à qui le répertoire de Meyerbeer a fait gagner pas mal d'argent, et de M. Gailhard, qui a si souvent chanté Saint-Bris des *Huguenots*. Destinée imprévue, l'acteur d'hier était appelé à donner un brevet d'immortalité à Meyerbeer devant les voyageurs des agences Cook, pour lui un grand nombre de places avaient été retenues.

La presse même n'a pas été appelée à la soirée et, à défaut du service complet des journaux, les deux copains de la place de l'Opéra n'ont même pas invité la critique musicale: avec trente fauteuils, la politesse était faite. Ils représentaient une vingtaine de louis; pour cette maigre somme de deux cents francs par tête de directeur, les deux exploiters du monument national, au moment de quitter l'immeuble, n'ont pas cru devoir saluer les hommes chez qui ils faisaient antichambre. Mes confrères se consoleront facilement. Ritt est parvenu à l'état de vénérable auquel il faut tout pardonner et, de la part de Leporello, cela fait sourire. La dignité de la presse musicale n'est atteinte ni collectivement ni individuellement. Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici, car l'incident est de peu d'importance.

*
* *

La gloire de Meyerbeer n'est pas davantage en cause; si Ritt et Gailhard n'ont rien fait pour lui donner plus d'éclat, ils sont incapables aussi de la diminuer. Quand viendra le deuxième centenaire, il restera encore assez de son œuvre pour sauver Meyerbeer de l'oubli. L'homme qui a écrit le troisième acte de *Robert [le Diable]*, le cinquième des *Huguenots* et le quatrième du *Prophète* est en dehors des querelles d'école. Le temps, avec le renouvellement des formules, peut ronger des fragments de cet œuvre, je ne dis pas le contraire, comme il efface en quelques parties les fresques des grands maîtres. Mais ce qui en restera suffira toujours pour étonner les générations à venir. Cette belle mémoire peut donc supporter l'assaut formidable qu'elle subit en ce moment. On n'efface pas par quelques lignes acerbes le souvenir qu'un demi-siècle a gravé dans les âmes.

Mais ce n'est pas l'avenir qui m'occupe: c'est la soi-disant solennité d'avant-hier, composée de morceaux divers, comme l'affiche d'une représentation au bénéfice d'une vieille actrice. Aucun souci d'art: nulle

part la préoccupation d'honorer réellement la mémoire d'un musicien qui, depuis soixante ans, a tenu une si grande place dans notre vie intellectuelle: rien qu'une soirée, amenée par le désir visible de battre monnaie une fois de plus de la part de deux entrepreneurs de musique, insoucians de l'opinion au moment où, repus, ils quittent l'Opéra malgré eux.

Pendant des années, les deux associés ont bravé Paris: ils ont joué les œuvres dans des décors ravagés, avec des costumes fripés et, quand ils ont tenté du nouveau, ils l'ont fait sans goût. Qui ne se souvient du pitoyable ballet de *Patrie*, couronné par l'entrée d'un vaisseau qui semblait venir d'un cortège de bienfaisance de province? Qui a pu oublier cette inoubliable reprise de *Rigoletto*, où tous les vieux masques de la descente de la Courtille s'étaient donné rendez-vous chez le prince, à notre Académie nationale de musique? Il fallait que la France fût bien occupée de sa politique pour que les hommes d'Etat qui flirtaient dans les coulisses ne vissent pas à quelle déchéance de goût avait abouti l'Opéra; pour économiser la dépense de quelques costumes, on faisait resservir toutes les vieilles loques. *La Juive* se déroulait dans des milieux où l'empereur Sigismond faisait des économies de bouts de chandelles; cela faisait pitié et on le supportait; aucun directeur des beaux-arts n'inquiétait ces marchands de bric-à-brac à qui la France comptait huit cent mille francs par an pour déconsidérer l'Opéra.

Ah oui! je sais, ils ont donné *Lohengrin*! Ritt, qui malgré son âge est espiègle, a fait, avant son départ, ce pied de nez à son successeur, et Gailhard s'est tortu de rire de cette bonne farce qui a amené Lamoureux au pupitre pour ne pas laisser cette gloire à Colonne. N'importe: nous en savions gré aux deux entrepreneurs et il ne tenait qu'à eux de s'en aller proprement avec leurs sacs d'écus arrondis à en crever!

*
* *

Qu'on vénère Meyerbeer ou qu'on le discute, sur un point nous sommes tous d'accord, c'est qu'il convenait de faire de son centenaire un événement digne de Paris ou qu'on ne devait pas s'en occuper. Quand, pendant cinquante ans, on a donné, à l'Opéra, une représentation par semaine à peu près, quand on lui a fait encaisser la bagatelle de trente millions, quand on a ému plusieurs générations, il est pénible déjà d'être célébré par Ritt et Gailhard; mais quand cette solennité prend la tournure que vous savez, quand elle est pour ainsi dire escamotée, ce centenaire honteux devient une offense à Paris, au goût public; cela nous rabaisse aux yeux du monde et cela décourage les vivants qui comptent sur la postérité.

Il fallait non seulement convier la critique, interprète de l'opinion publique, mais les compositeurs. Il eût été digne de l'art français d'être représenté par ses musiciens, même par ceux qui ne sont pas de l'école de Meyerbeer. Il fallait, pour célébrer l'auteur des quatre œuvres jouées deux mille cinq cents fois, convoquer les compositeurs, les écrivains, les peintres

et les sculpteurs et tous ceux qui comprennent une vie d'artiste; il fallait à l'œuvre de Meyerbeer l'escorte de l'intelligence française de l'heure présente. Cette assemblée, je vous le garantis, eût fait pâlir le fameux parterre de rois devant lequel Talma eut l'honneur de jouer à Erfurt.

Mais pour cela il fallait avoir quelque souci de la grandeur de l'Opéra. Appeler ce public d'élite eût été un acte de justice, une preuve de goût. Ritt et Gailhard devaient songer à la gloire et non à la recette. Depuis les temps légendaires où un goinfre a vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, on n'a rien vu de pareil à la conduite de Ritt et Gailhard, vendant pour cent fauteuils d'orchestre le renom de Meyerbeer et l'estime de Paris devant le monde. Que tout cela est pitoyable! Les «Cook» ont dû bien s'amuser et se demander si Ritt et Gailhard font vraiment partie de la ville qui se dit le cerveau du monde?

Qu'ils s'en aillent maintenant sur leur dernière ladrerie, digne dénouement d'un exercice parcimonieux, comme heureusement on n'en reverra plus de sitôt. Et quand ils seront rendus à leurs chères études, vous, ami Carvalho, qui êtes si profondément artiste, vous qui avez la compréhension et le respect de la musique, donnez donc à ces deux rentiers la leçon qu'ils méritent. Ne commandez pas des vers, n'inquiétez pas les bustes en plâtre, ne vous arrêtez pas à cette vieille cérémonie démodée dont le seul avantage est de ne pas coûter beaucoup de sous. Célébrez à votre tour le centenaire de Meyerbeer en montant un de ses ouvrages avec le goût que vous possédez! Conviez le Tout-Paris des arts, des sciences, des lettres, de la politique, du monde. Faites beau et faites grand, ami Carvalho! Nous avons besoin de vous pour réhabiliter Paris!

Albert Wolff.

LE FIGARO, 16 novembre 1891, p. 1.

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	
Day of Week:	
Calendar Date:	16 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	1
Title of Article:	COURRIER DE PARIS
Subtitle of Article:	
Signature:	Albert Wolff
Pseudonym:	
Author:	Albert Wolff
Layout:	Front-page lead article
Cross reference:	